

A QUI L'HERITAGE ?

Le vieux Louis Gauvrès et sa sœur la vieille Gertrude étaient assis, une table entre eux deux, dans la cuisine de leur vieille maison ; quand je dis maison, d'autres auraient pu dire grotte ou caverne, car le père ou le grand-père des habitants actuels avait profité d'un creux dans la montagne pour s'épargner des frais de construction et ne bâtir que deux murs au lieu de quatre. Même, au lieu de faire sauter les blocs de rochers qui perçaient çà et là le sol, ils les avaient utilisés en manière de tables ou de bancs, et leurs descendants trouvaient que c'était très-bien.

— "Il faut savoir tirer parti de tout," c'était la devise de la famille ; et à force de la mettre en pratique, le vieux Gauvrès et sa sœur étaient parvenus à une aisance relative. Cette aisance faisait leur orgueil : on a le droit d'être fier du bien qu'on a gagné honnêtement ; elle faisait aussi leur souci, car à qui irait-elle après eux ? Ils se le demandaient souvent, ils se le demandaient encore ce soir-là, en comptant leur petite fortune. Louis devait partir le lendemain de bon matin pour aller toucher leurs rentes à la ville, et comme c'était un homme d'ordre, il aimait à savoir d'avance, tout au juste, ce qui devait lui revenir.

— "Cela fera six cent douze francs et trente centimes, dit-il en ôtant ses lunettes et en tendant à sa sœur le papier où il venait d'écrire ses calculs. Nos rentes augmentent, sais-tu ?

— "Oui ! répondit Gertrude en soupirant. Quand on n'a rien à dépenser ! et justement, il n'y a presque pas de pauvres dans le village. Ah ! si mon cher petit Pierre n'avait pas été tué à la guerre, il y a quinze ans, il se serait marié, et nous aurions toute une troupe de petits-neveux à qui donner notre argent.

— "C'est vrai ; pauvre Pierre ! quand je pense que tu as refusé de te marier pour élever cet enfant-là, quand notre mère est morte. C'était bien la peine !

— "Oh ! ma peine, je ne la regrette pas ; j'étais si heureuse de le soigner, de le voir grandir, d'entendre sa petite voix m'appeler toute la journée. "Sœur Gertrude ! Ma sœur Gertrude !" Je me serais mariée, que je n'aurais pas pu aimer davantage mes propres enfants.

— "C'est égal, c'est dommage que tu ne te sois pas mariée ; nous ne serions peut-être pas tout seuls à l'heure qu'il est. Je ne puis me faire à l'idée que notre argent et notre maison iront à je ne sais qui ; des gens qui ne penseront jamais à nous après notre mort, des étrangers, le gouvernement peut-être bien !"

Gertrude se leva.

— "Que veux-tu ? dit-elle. Nous n'y pouvons rien, tâchons de ne pas trop y penser. Voilà qu'il est tard, et il faut que tu sois prêt de bonne heure demain pour prendre la voiture qui passe à cinq heures. Bonne nuit, Louis !

— Bonne nuit, Gertrude !

Et le frère et la sœur se séparèrent.

Il faisait encore grand jour le lendemain, lorsque Louis Gauvrès revint de la ville. Il n'avait pas voulu attendre le passage de la voiture, qui ne l'aurait mis chez lui qu'à la nuit close, et comme il faisait beau temps et qu'il s'ennuyait à la ville, il s'était mis en route à pied dès que ses affaires avaient été finies. Il fut bien étonné quand, arrivé à quelques pas de sa maison, il entendit des rires d'enfant, là où aucun enfant n'avait ri depuis l'enfance du petit Pierre. Il pressa le pas, et, s'arrêtant debout devant la porte ouverte, il regarda.

— "Était-ce bien sa maison ? Sans doute, puisque Gertrude était là, assise sur sa petite chaise, avec son petit banc sous les pieds ; puisque les gros blocs de pierre qui perçaient le sol, le rosier qui ornait la fenêtre, les bottes d'oignons qui pendaient au mur et les poêles accrochées à leurs clous se trouvaient toujours à la même place. Mais pourquoi l'ancien berceau de Pierre avait-il quitté le grenier, et que faisait là cette fillette ébouriffée, assise sur le berceau, tout près de Gertrude ? Et Gertrude, où avait-elle pris ce poupon qu'elle enve-

loppait de langes avec toute la dextérité d'une mère ?

Gertrude leva la tête et aperçut son frère.

— "Viens voir, Louis, le bel enfant !" dit-elle en lui tendant le petit qui gigottait et brandissait en riant un cylindre de carton monté sur des roulettes, un ancien joujou de Pierre conservé comme une relique.

Louis entra, et l'enfant, effrayé par cette figure nouvelle, se mit à crier, ce qui empêcha le brave homme de demander des explications : avant de s'enquérir d'où vient un enfant qui crie, il faut d'abord le faire taire. Louis se mit donc à sourire à l'enfant, à lui chanter une petite chanson, à lui faire toutes sortes de petits compliments. Le petit s'apaisa, et, rassuré, tendit les mains vers le bonnet de fourrure qui coiffait le vieillard, et qui lui semblait sans doute quelque animal curieux. Louis ôta son bonnet, le fit caresser par l'enfant, et finalement le lui mit sur la tête, ce qui provoqua une explosion de rires, à laquelle s'associa la fillette assise sur le berceau.

Gertrude riait aussi, et pourtant elle essuya une larme. — "Il me semble que je tiens mon petit Pierre, dit-elle à son frère. Mais comme tu as chaud ! tu es donc revenu à pied ? tu dois avoir grand soif !... Petite, va chercher dans l'armoire une bouteille et un verre, et apporte-les... Bien. Verse à boire, à présent... C'est cela ! Allons, tu feras une bonne petite ménagère."

Louis but en souriant à la petite fille, sans oublier de lui dire, "A votre santé, mignonne !" Elle se tint droite devant lui, attendant qu'il eût fini ; et, quand il déclara qu'il en avait assez, elle alla serrer la bouteille, lava le verre, l'essuya, le remit dans l'armoire vivement, lestement, sans faire plus de bruit qu'un oiseau ou qu'une souris.

— "La bonne petite fille ! dit Louis. Mais d'où viint-elle ?

— "De la grande route. Tu venais de partir, quand j'ai entendu des voix d'enfants qui pleuraient et qui criaient. J'ai été voir, naturellement. Il y avait là, sur la route, un orgue de barbarie traîné par un chien, un grand caniche ; le petit enfant que je tiens était couché sur l'orgue, dans des oreillers, et la petite fille tâchait de faire revenir à lui un garçon de douze ou treize ans qui était couché tout de son long par terre, évanoui et pâle comme un mort. Tu penses bien que je ne me suis pas amusée à leur demander ce qu'ils faisaient là ; j'ai enlevé le garçon malade, et j'ai dit aux autres de me suivre : la fille et le chien sont venus tout de suite. Les pauvres enfants avaient faim, surtout l'ainé, qui s'était privé pour les autres jusqu'à en tomber de faiblesse. Je leur ai donné du lait, je leur ai fait de la soupe, et puis j'ai fait un lit au garçon, qui avait besoin de repos, et j'ai été chercher le berceau de Pierre pour le petit. La fillette m'a aidée ; elle est très-adroite et très-complaisante, cette enfant-là, et nous nous entendons très-bien : n'est-ce pas, Marie ?

La petite fille leva sur Gertrude un regard brillant de reconnaissance, et sourit. — "Mais est-ce qu'ils n'ont pas de parents ? demanda Louis.

— "Ils les ont perdus, le père l'an dernier, la mère il y a trois mois ; le petit n'avait pas encore un an. C'étaient des gens qui gagnaient leur vie à jouer de l'orgue et à vendre un peu de mercerie dans les villages et des paniers que les enfants faisaient. L'ainé a voulu continuer le métier de ses parents, et nourrir les autres de cette façon-là ; mais ils ne gagnent pas assez, les pauvres petits, et voilà l'hiver qui vient..."

Une porte s'ouvrit, et le jeune garçon entra. Il avait repris ses pauvres habits, et, quoique pâle encore, il paraissait remis de sa fatigue.

— "Eh bien, mon garçon, ça va-t-il mieux ? lui dit Louis.

— "Merci, monsieur, vous êtes bien bon. Je suis guéri, à présent, je suis reposé ; aussi je me suis levé. Je crois que je n'ai pas remercié cette bonne dame ce matin ; j'étais si malade que je n'étais pas capable de parler ; mais je la remerciais bien au fond de mon cœur. Je ne voudrais pas qu'on me prit pour un ingrat.

— "Oh ! bien sûr que Jacques n'est pas un ingrat, s'écria la petite fille en prenant les deux mains de son frère pour les serrer contre son cœur. Il est si bon, notre Jacques !"

Et, confuse d'avoir parlé, elle rougit et baissa la tête. Le petit enfant paraissait être de son avis sur Jacques, car il lui souriait et lui tendait les bras. Jacques le prit et l'embrassa.

Les deux vieillards étaient émus.

— "Qu'allez-vous faire, maintenant, mon pauvre garçon ? lui dit Gertrude.

— "Nous allons tâcher de gagner la ville ; dans les villes on nous donne plus que dans les campagnes. Je voudrais amasser de quoi acheter une petite pacotille de mercerie, comme ma mère en avait une, que je n'ai pas pu renouveler. Je ne veux pas faire voyager les petits en hiver, ils souffriraient trop ; je tâcherai de les mettre chez de braves gens en payant leur pension, et plus tard, si je puis, je leur ferai apprendre un métier pour qu'ils soient toujours sûrs de gagner leur vie."

Le frère et la sœur se regardèrent.

— "Louis !... murmura Gertrude.

— "Gertrude !" dit Louis.

Et tous deux, se tournant vers les orphelins, reprirent ensemble :

— "Voulez-vous être nos enfants ?"

Jacques et Marie les regardèrent, ébahis ; ils n'osaient pas comprendre.

— "Oui, dit Gertrude, être nos enfants, demeurer ici, nous aider à notre ouvrage, aller à l'école, apprendre un métier, voilà ce que nous vous demandons. Nous nous plaignions hier soir de vieillir tout seuls, de n'avoir personne pour soigner nos derniers jours et pour hériter de notre bien ; le bon Dieu vous a envoyés, il faut lui obéir. Voulez-vous être nos enfants ?"

Jacques et Marie ne répondirent qu'en se jetant dans les bras des deux vieillards.

MME. COLOMB.

L'EXPOSITION CANADIENNE

Nous sommes heureux de reproduire du *Courrier des Etats-Unis* l'appréciation, que publie ce journal, du département canadien de l'Exposition Universelle. En vue des correspondances et des articles qui ont paru dans les feuilles quotidiennes accusant M. Perrault, le secrétaire de la Commission, d'avoir sacrifié les intérêts du Canada, soit par incompétence, soit par négligence, soit par obstination, il fait bon savoir que tous ne sont pas de cet avis :

Une des surprises qui attendent le visiteur à l'Exposition de Philadelphie, c'est le département canadien, qui, à tous les points de vue, est l'un des plus complets, des mieux ordonnés et des plus intéressants. Dans deux sections, dans le *Main Building* et dans *Agricultural Hall*, le Canada attire justement une attention particulière. Dans la première de ces sections, il révèle une puissance, une abondance et une variété de production industrielle infiniment supérieures à ce que l'on attendait de lui ; dans la seconde, il confirme, et au-delà, sa haute réputation de pays agricole ; dans l'une et dans l'autre, il fait le plus grand honneur à ce petit peuple qui fait des prodiges d'intelligence et d'énergie, et qui, dans sa sphère limitée, n'est nullement en arrière de la grande République, sa voisine, pour les arts, les sciences, l'industrie et toutes les manifestations pratiques de la civilisation.

L'exposition canadienne a sur l'exposition américaine—à laquelle elle n'est comparable, bien entendu, que dans la mesure proportionnelle des deux pays—l'avantage d'un ordre parfait, d'une classification intelligente et méthodique qui présente une sorte de tableau synoptique des ressources du Canada dans toutes les branches de la production naturelle ou industrielle. On dirait un livre qu'on ouvre, et où les matières sont arrangées chapitre par chapitre, suivant un enchaînement logique allant du simple au composé, de telle façon que, arrivé à la fin, le lecteur a la mémoire garnie et l'esprit édifié sans effort comme sans confusion. Ici le livre, nous voulons dire l'exposition, commence par le sol et en fait connaître la conformation par des cartes géologiques admirables, par des échantillons de minerais et de minéraux formant une collection complète aux diverses périodes de formation et dans toute l'étendue du *Dominion*, depuis Terre-Neuve jusqu'à la Colombie britannique. Dans l'industrie, la métallurgie offre des spécimens égaux aux produits similaires américains, avec cette observation que ce sont en général les mêmes modèles, les mêmes scies, les mêmes haches, les mêmes outils professionnels ;—de même dans la sellerie, la cordonnerie, dans les tissus de coton et de laine, etc. Dans toutes ces parties se révèle l'influence de la Nouvelle-Angleterre, dont les

fabricques occupent beaucoup d'ouvriers canadiens, qui en rapportent dans leur pays les usages et les procédés de fabrication. Le Canada expose aussi des pianos qui n'égalent pas ceux des grands facteurs de New-York et de Boston, mais dont quelques-uns cependant sont de bons et solides instruments. Les fourrures forment un département unique dans son genre, supérieur à aucun autre, et portant un caractère spécial répondant à une branche de commerce dans laquelle le Canada occupe une première place. Enfin, ce dont les Canadiens ont pardessus tout le droit d'être fiers, la section de l'instruction publique mérite d'être étudiée avec un soin particulier, même par les nations qui se piquent de posséder les meilleures méthodes d'enseignement.

La section canadienne de l'agriculture ne le cède en rien à l'exposition américaine, et les instruments de toute sorte présentés dans celle-ci sont égaux, presque sans exception, dans celle-là. On y voit des faucheuses et des moissonneuses, des herbes, des hache-paille, des batteuses, etc. ; des appareils mécaniques admirablement construits sur les modèles les plus nouveaux et les plus perfectionnés. Rien qui ne soit connu, cependant, si ce n'est certaines charries qui réclament l'avantage d'un labour plus profond avec une moindre dépense de force. Les produits obtenus, tels que grains, pois, haricots, semences, etc., forment une série complète et méthodique, qui guide l'observateur et lui fait apprécier d'un coup d'œil l'ensemble de la production agricole.

En somme, le Canada mérite le plus grand crédit pour cette exhibition de ses ressources, qui est de plus une démonstration du caractère honnête, rangé, patient et laborieux de ses habitants. On y reconnaît aussi l'œil et la main d'une administration prévoyante et jalouse de l'estime publique. Toute l'exposition a été dirigée par une commission gouvernementale à laquelle a été adjoint un commissaire de chaque province. L'entreprise a pris de cette direction unique un caractère d'ensemble qui, à part les contributions, restées individuelles, n'a laissé, il est vrai, que fort peu de chose à l'initiative privée, mais qui, comme résultat final, tourne grandement à l'avantage matériel et moral du pays.

L'ENFANT

L'enfant naît avec le goût d'observer et de connaître. La vie intérieure n'étant pas encore éveillée en lui, il appartient entièrement aux phénomènes du monde qui l'entoure : tous ses sens sont ouverts ; tous les objets que son regard ou que sa main rencontre l'attirent, l'attachent, le ravissent. Sa faculté d'attention s'épuise vite, mais elle se renouvelle sans cesse. Encore, encore, est le mot expressif qu'il répète incessamment à ceux qui lui donnent une explication ou qui lui racontent une histoire. Il a des trésors de confiance aveugle et de défiance naïve. Pour peu qu'on manie avec habileté, disons mieux, avec bonté les délicats ressorts de son intelligence, on peut lui faire suivre le fil d'une démonstration, d'un raisonnement, d'une idée. Dès qu'il est arrêté, il questionne ; et, de question en question, il arrive à pénétrer, dans la mesure de ses forces, le fond des choses.—A ce goût d'observation, l'enfant joint le besoin inné de l'activité. Ce n'est pas assez qu'on lui montre les objets ; il faut qu'il les touche, qu'il les manie, qu'il se les approprie. Voyez-le dans ses jeux. "Les jeux des enfants, dit Montaigne, avec un sens profond, ne sont pas jeux, et les faut juger en eux comme leurs plus sérieuses actions." Au besoin, ils briseront l'objet qui les amuse pour en connaître le secret. L'enfant ne détruit, d'ailleurs, que pour essayer de rétablir. Il se plaît à construire, et ses constructions sont parfois merveilleuses de rectitude et de grâce : il est naturellement géomètre et artiste. Il a, par-dessus tout, une inépuisable fécondité d'invention ; il fait, défait, refait : c'est un créateur.—Enfin, le dernier trait qui le caractérise, c'est qu'il n'aime pas à se sentir comme perdu dans la foule. Il a un vif sentiment de sa personnalité ; il veut avoir sa place à lui, son occupation à lui, son maître à lui. Admirable ressource, pour celui qui saura faire sortir de ce sentiment l'idée instinctive de la responsabilité morale et la première notion de la distinction du bien et du mal.

—Une jolie *coquille* dans un journal de province :

Parlant de l'entrevue des chanceliers, MM. de Bismark, Gortschakoff et Andrassy, ce journal ajoute :

"La réunion des trois *chandeliers* est destinée à répandre une grande lumière sur la question..."

Oui, à condition toutefois que les chandeliers soient allumés.